

LIBRARY  
UNIVERSITY OF ILLINOIS  
URBANA

# La Guerre Mondiale

---

FAITS ACQUIS A L'HISTOIRE

*Avant la Guerre ;  
Préliminaires de la Guerre ;  
La Guerre.*

DOCUMENTS

LIBRARY  
OF THE  
UNIVERSITY OF ILLINOIS

LES TÉMOINS DE LA BARBARIE  
AUSTRO-ALLEMANDE

*(Sept Illustrations)*



25 OCT 16 N.M.R.

940.911

G937

LIBRARY  
UNIVERSITY OF MICHIGAN  
ANN ARBOR

I

# FAITS ACQUIS A L'HISTOIRE

General. War 4 F 18 products . D5

P 39228



# LA GUERRE MONDIALE

---

## FAITS ACQUIS A L'HISTOIRE

---

### I. — POLITIQUE DES NATIONS BELLIGÉRANTES PENDANT LES ANNÉES QUI ONT PRÉCÉDÉ LA GUERRE

1° Le traité d'alliance entre l'Allemagne et l'Autriche a été signé en 1879; le traité entre l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie, en 1882. Les premiers pourparlers pour l'alliance franco-russe datent d'août 1891; les commencements de l'entente cordiale entre la France et l'Angleterre datent de 1901; les premiers accords n'ont été signés qu'en avril 1904; jusqu'à la déclaration de guerre de 1914, cette entente n'a jamais pris le caractère d'une alliance.

2° En 1898, moins de trois ans après les massacres d'Arménie, l'empereur d'Allemagne se déclare le protecteur de la Turquie. L'Allemagne fournit à la Turquie des instructeurs, du matériel de guerre, des munitions.

3° A partir de 1897, l'Allemagne pousse fiévreusement ses armements sur terre et sur mer et développe, dans des proportions formidables, le réseau de ses voies ferrées stratégiques, non seulement sur



les frontières de France et de Russie, mais même sur celles de la Belgique.

4° Dès 1905, l'Allemagne affirme sa politique mondiale et sa résolution d'imposer, au besoin, par la force, sa volonté aux autres peuples.

Le 31 mars 1905, l'empereur Guillaume débarque soudain à Tanger et proclame, avec fracas, l'indépendance et la souveraineté du Maroc, pour contrecarrer la politique française au Maroc.

En 1908, l'Autriche-Hongrie annexe la Bosnie-Herzégovine, contrairement aux engagements formels pris devant le Congrès de Berlin : l'Allemagne appuie résolument son alliée et se déclare prête à la guerre pour maintenir, dans le monde, le prestige des empires germaniques.

En 1911, l'Allemagne envoie brusquement un navire de guerre à Agadir et, par cette menace, marque qu'elle entend imposer à la France de nouveaux arrangements pour le Maroc.

M. Giolitti, ancien Président du conseil d'Italie, déclare à la Chambre italienne, le 6 décembre 1914, que, dès le mois d'août 1913, l'Autriche a notifié à l'Italie son intention d'attaquer la Serbie.

5° A ces manifestations de plus en plus ardentes d'une volonté de domination universelle, l'Angleterre, la France, la Russie répondent en affirmant et en prouvant leur volonté de maintenir la paix.

En 1898, le tzar Nicolas prend l'initiative de la Conférence de La Haye destinée à établir la paix universelle. Cette Conférence est saisie de propositions de limitation des armements, d'arbitrage obli-

gatoire : ces propositions échouent par l'opposition de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie.

En 1908, la Russie ne s'oppose pas à l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine.

En 1910, elle laisse le champ libre à l'Allemagne pour la construction du chemin de fer de Bagdad. A la même époque, elle manifeste ses intentions pacifiques en retirant une partie de ses troupes de la frontière allemande et en retardant la construction de ses chemins de fer stratégiques.

En 1905, après Tanger, la France consent à la Conférence d'Algésiras ; pour faciliter la solution du conflit, le Ministre des Affaires Etrangères se retire.

En 1909, la France consent à l'établissement, sur le Maroc, au profit de l'Allemagne, d'une sorte de condominium.

En 1911, après Agadir, pour achever le règlement du conflit, la France cède à l'Allemagne une partie importante du Congo.

En 1913, cent vingt-quatre parlementaires français se rendent à Berne pour examiner, de concert avec quelques représentants allemands, les bases d'un rapprochement avec l'Allemagne. Cette manifestation est renouvelée, en mai 1914, à Bâle.

L'Angleterre n'a cessé de proclamer ses intentions pacifiques.

En 1909, après l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, le roi Edouard VII va à Berlin et affirme sa volonté de maintenir la paix. Cette volonté est exprimée à nouveau dans le discours du Trône et dans la discussion du discours du Trône. A plusieurs reprises, notamment, au moment des voyages de Lord



Haldane, alors ministre de la guerre, maintenant chancelier d'Angleterre, l'Angleterre propose des arrangements pour la limitation des armements.

6° Dans toute cette période, en Angleterre, comme en France, comme en Russie, les Allemands ont trouvé des facilités extraordinaires pour développer leur commerce et leur industrie. Ils en ont largement profité. En France, notamment, et dans les colonies françaises, leurs établissements se sont rapidement multipliés et ont prospéré.

---



## II. — LES PRÉLIMINAIRES IMMÉDIATS DE LA GUERRE

1° La note adressée par l'Autriche à la Serbie le 24 juillet 1914, avec obligation de répondre dans les quarante-huit heures, était conçue dans des termes inacceptables pour la Serbie. Cette note n'a été communiquée aux Puissances de la Triple-Entente que le lendemain. Ces Puissances ont tout mis en œuvre pour obtenir une prolongation du délai. L'Autriche, appuyée par l'Allemagne, a refusé cette prolongation.

2° Le 25 juillet 1914, avant l'expiration du délai de quarante-huit heures, la Serbie répond à l'Autriche. Elle se soumet presque entièrement aux exigences exorbitantes formulées dans les dix paragraphes de la note autrichienne et ne fait des réserves que sur deux points, où ces exigences sont en contradiction avec les règles du droit international et les lois de la procédure criminelle.

A cette date, samedi 25 juillet, l'Allemagne a déjà pris des dispositifs de combat sur la frontière française.

Sans tenir aucun compte de la soumission de la Serbie, l'Autriche déclare la guerre à la Serbie le 28 juillet, à midi.

3° L'Angleterre, la France, la Russie font des efforts suprêmes pour arrêter d'abord, ensuite pour localiser le conflit. Mais l'Allemagne se refuse abso-

lument à intervenir efficacement dans ce sens auprès de l'Autriche.

4° L'Allemagne offre à l'Angleterre, le 29 juillet, « une forte enchère » pour s'assurer la neutralité britannique dans le conflit possible avec la France. Sir Edward Grey, secrétaire d'Etat pour les Affaires étrangères, répond, le 30 juillet, que ce serait une honte pour l'Angleterre que de passer ce marché avec l'Allemagne, aux dépens de la France, une honte de laquelle la bonne renommée de l'Angleterre ne se remettrait jamais. Il ajoute : « *Si on peut conserver la paix de l'Europe et passer sans accident à travers la crise actuelle, mon effort personnel sera de prendre l'initiative d'un arrangement auquel l'Allemagne puisse souscrire et par lequel elle pourra être assurée qu'aucune politique agressive ou hostile ne sera poursuivie contre elle ou ses alliées par la France, la Russie ou nous-mêmes, soit ensemble, soit séparément.* »

5° Par une dépêche personnelle au Kaiser, le Tzar propose, le 29 juillet, de soumettre le différend de l'Autriche et de la Serbie au tribunal de La Haye.

Le 30 juillet, dans l'espoir de maintenir la paix et pour prévenir tout incident de frontière, le gouvernement français ordonne aux troupes françaises de ne pas s'avancer vers la frontière et de rester à dix kilomètres au moins de cette frontière.

6° Le 31 juillet, l'Autriche paraît enfin accepter la localisation du conflit : mais l'Allemagne déclare la guerre à la Russie, le 1<sup>er</sup> août à 19 h. 10.

Le 2 août, les troupes allemandes envahissent le territoire français ; le poste français de douaniers à



Delle est attaqué; deux patrouilles allemandes du 5<sup>e</sup> chasseurs à cheval pénètrent jusqu'aux villages de Joncherey et de Baron, à plus de dix kilomètres de la frontière; l'officier qui commande une de ces patrouilles, rencontrant un soldat français, lui brûle la cervelle.

Le 3 août, à 18 h. 45, l'Allemagne déclare la guerre à la France.

7° La France s'engage à respecter la neutralité de la Belgique; l'Allemagne, garante de cette neutralité au même titre que les autres puissances, refuse de prendre le même engagement et envahit la Belgique. Le 4 août 1914, le secrétaire d'Etat allemand aux Affaires étrangères von Jagow répond à l'ambassadeur d'Angleterre que la sécurité de l'Empire rendait absolument nécessaire la marche des troupes impériales à travers la Belgique. Il leur fallait pénétrer en France par la voie la plus facile et la plus rapide, de manière à prendre une bonne avance dans leurs opérations et s'efforcer de frapper quelque coup décisif, le plus tôt possible. C'était, pour l'Allemagne, une question de vie ou de mort. — « Agir avec rapidité, voilà, ajoute von Jagow, le maître atout de l'Allemagne : celui de la Russie est d'avoir d'inépuisables ressources en soldats. »

Dans la soirée du même jour, 4 août, le chancelier d'Allemagne Bethmann-Hollweg dit à l'ambassadeur d'Angleterre « que la mesure prise par le Gouvernement de la Grande-Bretagne était terrible au dernier point. Juste pour un mot « neutralité », un mot, dont en temps de guerre on n'a si souvent tenu aucun compte, JUSTE POUR UN CHIFFON DE PAPIER, la Grande-Bretagne allait faire la Guerre... »

L'ambassadeur de la Grande-Bretagne répond que « de même que le chancelier Bethmann-Hollweg et Herr von Jagow désiraient lui faire comprendre que, pour des raisons stratégiques, c'était pour l'Allemagne une affaire de vie ou de mort d'avancer à travers la Belgique et de violer la neutralité de cette dernière, de même c'était pour ainsi dire une affaire de vie ou de mort pour l'honneur de la Grande-Bretagne que de tenir l'engagement solennel pris par elle, de faire, en cas d'attaque, tout son possible pour défendre la neutralité de la Belgique. Il est, insiste-t-il, tout simplement nécessaire de tenir ce pacte solennel, sans quoi quelle confiance n'importe qui pourrait-il avoir à l'avenir dans les engagements pris par la Grande-Bretagne? »

8° Le 4 août 1914, à minuit, l'Angleterre déclare la guerre à l'Allemagne.

9° L'agression de l'Allemagne est si manifeste que l'Italie, qui, d'ailleurs, n'a pas été consultée sur l'envoi de la note autrichienne à la Serbie, déclare officiellement, dès l'origine du conflit, que la guerre entreprise par l'Autriche et l'Allemagne, ayant un caractère agressif ne cadrant pas avec le caractère purement défensif de la Triple Alliance, l'Italie ne pourra participer à la guerre.

10° A l'unanimité, dans la séance du 4 août, le Parlement français approuve les déclarations du Gouvernement et du président du Conseil :

« Ce qu'on attaque, ce sont les libertés de l'Europe, dont la France, ses alliées et ses amis sont fiers d'être les défenseurs. Ces libertés, nous allons



les défendre, car ce sont elles qui sont en cause et tout le reste n'a été que prétextes. »

11° La Belgique, sommée, le 4 août 1914, de choisir entre l'honneur et la vie, n'a pas un instant hésité et a choisi l'honneur.

12° Contre l'Europe civilisée, l'Allemagne appelle, à son secours, la Turquie et fait prêcher la Guerre Sainte, prélude des massacres historiques.

---

### III. — LA GUERRE

1° Dès le début des opérations, les faits démontrent que l'Allemagne a voulu et préparé la guerre, avec une méthode implacable, tandis que l'Angleterre, la France, la Russie, confiantes dans leurs intentions pacifiques, ont considéré leurs alliances et leurs ententes comme une assurance certaine de paix.

Exemples : l'Allemagne avait établi sur toutes ses frontières, même sur celles de la Belgique, un réseau de voies ferrées stratégiques extraordinairement développé. La Russie n'avait en Pologne qu'un réseau rudimentaire; la France n'avait aucune organisation défensive sérieuse sur la frontière de Belgique et l'Angleterre n'avait pas d'armée de terre. Grâce aux facilités dont ils jouissaient en Angleterre, en Belgique, en France, en Russie, les Allemands avaient méthodiquement organisé de nombreux points d'appui pour leurs futures opérations militaires et créé un réseau d'espionnage très étendu et très perfectionné. Aux premières heures de la mobilisation française, les espions allemands obéissaient à des ordres d'ensemble si précis et si exacts, ils se tenaient si bien prêts à agir qu'ils ont cherché à troubler cette mobilisation en lançant, par télégrammes, des ordres contradictoires.

2° Conformément à un plan depuis longtemps arrêté, l'Allemagne s'est ruée, à travers la Belgique, sur la France. La Belgique s'est défendue héroïquement; la France, qui avait d'abord plié, s'est ramassée, a brisé l'offensive allemande par la victoire de la



Marne et depuis, avec l'appui de l'Angleterre et de la Belgique, a pris nettement la supériorité.

3° La Russie a vaincu les troupes autrichiennes, vaincu les Turcs et brisé à son tour l'effort des Allemands. Elle n'a engagé encore qu'une partie de ses ressources militaires.

4° La Serbie a repoussé une première fois l'invasion autrichienne et repris Belgrade, après une éclatante victoire.

5° Les flottes alliées de l'Angleterre, de la France et de la Russie ont dominé les mers.

Elles ont porté librement la guerre au cœur même de la Turquie. L'Allemagne et l'Autriche ne peuvent rien faire pour protéger la Turquie, qu'elles ont entraînée dans leur défaite; en récompense du secours qu'elles lui ont demandé, l'Allemagne et l'Autriche abandonnent la Turquie à son sort.

6° L'Angleterre a recruté deux millions d'hommes sur lesquels 300.000 à peine sont entrés en campagne.

7° Après sept mois de guerre, l'Allemagne en est réduite à rationner sa population civile et à la condamner officiellement à un traitement de famine. L'Allemagne en est réduite à supplier qu'on lui envoie du pain et à offrir de faire contrôler, par des étrangers, la distribution de ce pain à sa population civile.

Après sept mois de guerre, l'Allemagne en est réduite à supplier l'Italie de ne pas l'attaquer; pour

tâcher de décider l'Italie simplement à conserver la neutralité, l'Allemagne en est réduite à offrir à l'Italie une partie vitale de l'Autriche. L'Allemagne proclame ainsi et tente de consommer, elle-même, la déchéance morale et économique de son alliée, l'Autriche.

8° Sur terre et sur mer, l'Allemagne et l'Autriche ont non seulement violé toutes les règles des conventions internationales qu'elles avaient signées en 1899 et en 1907, mais toutes les règles les plus élémentaires de l'humanité.

Dès les premiers jours de l'envahissement de la Belgique, les troupes austro-allemandes se sont comportées avec une barbarie et une perfidie qui rappellent les guerres des Turcs contre les chrétiens : incendies, destructions des monuments et des œuvres d'art, pillages, réquisitions et contributions exorbitantes, arrestations d'otages, violences innombrables contre les femmes et les jeunes filles, envoi en Allemagne de populations traitées comme des captifs, massacres de civils, de prisonniers, de blessés, d'infirmiers, de médecins, bombardement et destruction d'hôpitaux et d'ambulances, attaques par des sous-marins, sans avis préalable, de navires de commerce ou de navires portant des blessés ou des réfugiés, bombardement de villes sans défense par des avions ou des navires, emploi de civils (hommes, femmes, enfants) comme boucliers, par des troupes allemandes en bataille, ont été pratiqués systématiquement. A titre d'exemples, voici quelques extraits des documents incontestables publiés à ce sujet :



II

# DOCUMENTS



# DOCUMENTS

---

## I

### Extrait du rapport officiel belge sur les atrocités allemandes en Belgique .

#### INCENDIES, PILLAGES ET MASSACRES D'AERSCHOT

« A Hersselt, au nord d'Aerschot, 32 maisons du village ont été incendiées ; le meunier et son fils qui fuyaient et 21 autres personnes ont été tuées, alors qu'aucune troupe belge n'était en vue.

« Les troupes allemandes ont pénétré dans Aerschot, ville de 8.000 habitants, le mercredi 19 août, dans la matinée. Aucune force belge ne s'y trouvait plus. Dès leur entrée, les Allemands ont incendié plusieurs maisons et, dans la rue du Marteau, fusillé 5 ou 6 habitants qu'ils avaient fait sortir de leurs demeures. Dans la soirée, prétextant qu'un officier supérieur allemand avait été tué sur la Grand'Place par le fils du bourgmestre, ou, suivant une autre version, qu'un complot contre le commandant supérieur avait été tramé par le bourgmestre et sa famille, les Allemands se sont emparés de tous les hommes qui se trouvaient dans Aerschot ; ils en ont de suite conduit une cinquantaine à quelque distance de la ville, les ont groupés par séries de quatre hommes et, les faisant successivement courir devant eux, les ont abattus à coups de feu et achevés à coups de baïonnette. Plus de quarante ont été ainsi massacrés.

« Ils ont mis la ville au pillage, dérobant dans les habitations tout ce qu'ils pouvaient prendre, fracturant les meubles et les coffres-forts. Le lendemain, ils ont mis en rangs de trois les autres bourgeois qu'ils avaient arrêtés la veille ; dans chaque rang, ils ont pris un homme sur trois. Ils ont conduit ceux-ci, avec le bourgmestre d'Aerschot, M. Tielemans, son fils, âgé de quinze ans et demi, et son frère, à environ 100 mètres de la ville et les ont fusillés.

« Ils ont ensuite contraint les autres habitants d'Aerschot à creuser des fosses, où leurs victimes furent enterrées.

« Pendant trois jours, ils continuèrent à piller et à incendier. »



## II

### **Extrait du rapport officiel français sur les atrocités allemandes dans le Nord de la France**

#### **INCENDIES, PILLAGES ET MASSACRES DE NOMÉNY (MEURTHE-ET-MOSELLE)**

« Nomény, à raison de sa proximité de la frontière, avait, dès le début de la guerre, reçu de temps en temps la visite de cavaliers allemands. Des escarmouches avaient eu lieu dans ses environs et, le 14 août, dans la cour de la ferme de la Borde, située à une faible distance, un soldat ennemi avait, sans aucun motif, tué d'un coup de fusil le jeune domestique Nicolas Michel, âgé de dix-sept ans.

« Le 20, alors que les habitants avaient cherché dans les caves un refuge contre le bombardement, les Allemands, après s'être, par suite d'une méprise, mutuellement tiré les uns sur les autres, pénétrèrent vers midi dans la ville.

« D'après ce que l'un d'eux a raconté, leurs chefs leur avaient affirmé que les Français torturaient les blessés en leur arrachant les yeux et en leur coupant les membres ; aussi étaient-ils dans un état de surexcitation épouvantable. Jusque dans la journée du lendemain, ils se livrèrent aux plus abominables excès, pillant, incendiant, massacrant sur leur passage. Après avoir enlevé dans les habitations tout ce qui leur avait paru digne d'être emporté et avoir envoyé à Metz le produit de leurs vols, ils mirent le feu aux maisons, avec des torches, des pastilles de poudre comprimée et aussi avec du pétrole qu'ils transportaient dans des récipients placés sur un petit chariot. De tous côtés, des coups de fusil éclataient ; les malheureux habitants, que la crainte de l'incendie chassait de leurs caves, étaient abattus comme un gibier, les uns dans leur demeure et les autres sur la voie publique.

« Les sieurs Sanson, Pierson, Lallemand, Adan Jean-Pierre, Meunier, Schneider, Raymond, Duponcel, Hazotte père et fils sont assassinés à coups de fusil dans la rue. Le sieur Killian, se voyant menacé d'un coup de sabre,



place ses mains sur son cou pour se protéger ; il a trois doigts tranchés et la gorge ouverte. Un vieillard de quatre-vingt-six ans, le sieur Petitjean, assis dans son fauteuil, est frappé d'une balle qui lui fracasse le crâne, et un Allemand met en présence du cadavre la dame Bertrand, en lui disant : « Vous avez vu ce cochon-là ! » M. Chardin, conseiller municipal, faisant fonctions de maire, est requis de fournir un cheval et une voiture. A peine a-t-il promis de faire tout son possible pour obéir qu'il est tué d'un coup de feu. Le sieur Prevot, qui voit des Bavares faire irruption dans la pharmacie dont il est le gardien, leur dit qu'il est le pharmacien et qu'il leur donnera tout ce qu'ils voudront ; mais trois détonations retentissent, et il tombe en poussant un grand soupir. Deux femmes qui se trouvaient avec lui se sauvent, poursuivies à coups de crosse jusqu'aux abords de la gare, où elles voient, dans le jardin et sur la route, de nombreux cadavres amoncelés.

« Entre trois et quatre heures de l'après-midi, les Allemands pénètrent dans la boucherie de la dame François. Celle-ci sort alors de sa cave avec son garçon, Strub, et un employé nommé Contal. Dès que Strub arrive sur le seuil de la porte d'entrée, il tombe grièvement blessé d'un coup de fusil ; puis Contal, qui se sauve dans la rue, est immédiatement assassiné. Cinq minutes après, comme Strub râle encore, un soldat se penche sur lui et l'achève d'un coup de hache dans le dos.

« L'incident le plus tragique de ces horribles scènes s'est produit chez le sieur Vassé, qui avait recueilli dans sa cave, faubourg de Nancy, un certain nombre de personnes. Vers quatre heures, une cinquantaine de soldats envahissent la maison, en enfonçant la porte, ainsi que les fenêtres, et y mettent aussitôt le feu. Les réfugiés s'efforcent alors de se sauver, mais ils sont abattus les uns après les autres à la sortie. Le sieur Mentré est assassiné le premier. Son fils Léon tombe ensuite avec sa petite sœur de huit ans dans les bras. Comme il n'est pas tué raide, on lui met l'extrémité du canon d'un fusil sur la tête et on lui fait sauter la cervelle. Puis c'est le tour de la famille Kieffer. La mère est blessée au bras et à l'épaule : le père, le petit garçon de dix ans et la fillette âgée de



trois ans sont fusillés. Les bourreaux tirent encore sur eux quand ils sont à terre. Kieffer, étendu sur le sol, reçoit une nouvelle balle au front ; son fils a le crâne enlevé d'un coup de feu. Ensuite, c'est le sieur Strifler et un des fils Vassé qui sont massacrés, tandis que la dame Mentré reçoit trois balles, une à la jambe gauche, une autre au bras du même côté et la troisième au front, qui est seulement éraflé. Le sieur Guillaume, traîné dans la rue, y trouve la mort. La jeune Simonin, âgée de dix-sept ans, sort enfin de la cave avec sa sœur Jeanne, âgée de trois ans. Cette dernière a un coude presque emporté par une balle. L'aînée se jette à terre et feint d'être morte, restant pendant cinq minutes dans une angoisse affreuse. Un soldat lui porte un coup de pied, en criant : « Capout ! »

« Un officier survient à la fin de cette tuerie. Il ordonne aux femmes qui sont encore vivantes de se relever et leur crie : « Allez en France. »

« Tandis que tant de personnes étaient massacrées, d'autres, suivant l'expression d'un témoin, étaient emmenées « en troupeau » dans les champs sous la menace d'une exécution imminente. Le curé, notamment, n'a dû qu'à des circonstances extraordinaires de n'être pas fusillé.

« D'après les dépositions que nous avons reçues, toutes ces abominations ont été commises surtout par les 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> régiments d'infanterie bavaroise. »

### III

#### **Rapport officiel sur le torpillage de l' « Amiral-Ganteaume », navire portant 2.500 réfugiés belges ou français (blessés, vieillards, femmes et enfants), par un sous-marin allemand.**

« Le 26 octobre 1914, le vapeur français *Amiral-Ganteaume*, de 4.589 tonnes, appartenant à la Compagnie française des Chargeurs réunis, partit de Calais, à 14 heures, à destination de la Pallice, après avoir embarqué 2.500 réfugiés des deux sexes, fuyant le théâtre des hostilités.

« Subitement, à 16 heures 20, le navire se trouvant à 4 milles et demi sud-ouest du cap Gris-Nez, une explosion



formidable se produisit à tribord, entre les machines et la chaufferie, soulevant une colonne d'eau d'environ 50 mètres et jonchant le navire de débris de toutes sortes. Terriblement secoué, le navire se pencha sur bâbord, l'eau envahit presque immédiatement les compartiments des machines, de la chaufferie, une soute et la cale n° 2. Des hommes d'équipage, des passagers avaient été tués sur le coup. Le navire était désarmé.

« Grâce à de prompts secours obtenus rapidement dans des eaux aussi fréquentées, la plupart des hommes de l'équipage et des passagers purent heureusement être sauvés. Le nombre des manquants s'est élevé à une trentaine, tués ou noyés. L'épave du navire a pu être remorquée jusqu'à Boulogne, où elle fut immédiatement visitée.

« Des visites et de l'enquête auxquelles il a été procédé, il résulte que l'*Amiral-Ganteaume* avait été traîtreusement attaqué par un sous-marin allemand. D'une part, l'homme de barre, matelot Amirand, et l'élève mécanicien Heblot, ont aperçu l'un la torpille, l'autre le périscope. D'autre part, les morceaux de la torpille elle-même furent retrouvés. Ils ont permis de constater qu'il s'agissait d'une torpille automobile de construction allemande. Les inscriptions en langue allemande y étaient encore lisibles.

« L'attaque du navire français et de ses passagers a été accomplie par le bâtiment de la marine impériale allemande : 1° sans oser montrer ses couleurs ; 2° sans visite, arrêt ou semonce ; 3° sur un navire de commerce sans défense, chargé de femmes, enfants et vieillards ; 4° sans aucune utilité militaire et stratégique ou navale et sans autre résultat possible que le meurtre d'individus inoffensifs et la destruction d'un navire de commerce en dehors de toute capture et de toute possibilité ultérieure de procédure et de jugement de prise. »

#### IV

#### **Article du lieutenant bavarois A. Eberlein, dans les « Münchner Neueste Nachrichten » du mercredi 7 octobre 1914. (Occupation de Saint-Dié).**

Dans cet article, le lieutenant Eberlein raconte l'occupation de Saint-Dié, à la fin d'août. Entré dans la ville, à la tête d'une colonne, il fut obligé de se barricader



« Nous avons arrêté trois civils, ajoute-t-il, et voici que me vient une bonne idée. On les campe sur des chaises, et on leur fait comprendre qu'il leur faut aller s'asseoir sur ces chaises au milieu de la rue. Supplications d'une part, quelques coups de crosse d'autre part. On devient peu à peu terriblement dur. Enfin, ils sont assis dehors, dans la rue. Combien de prières angoissées ont-ils dites, je l'ignore ; mais ils ont tout le temps tenu leurs mains jointes et crispées. Je les plains, mais le moyen est d'une efficacité immédiate. Le tir en enfilade dirigé des maisons sur nous diminue aussitôt ; nous pouvons maintenant occuper la maison en face, et nous devenons par là les maîtres de la rue principale. Tout ce qui, désormais, se montre dans la rue est fusillé. L'artillerie, elle aussi, a travaillé vigoureusement pendant ce temps, et lorsque, vers sept heures du soir, la brigade s'avance à l'assaut pour nous délivrer, je puis faire le rapport : « Saint-Dié est vide d'ennemis. » Comme je l'ai appris plus tard, le ...<sup>e</sup> régiment de réserve, qui est entré à Saint-Dié plus au nord, a fait des expériences tout à fait semblables aux nôtres. Les quatre civils qu'ils avaient également fait asseoir dans la rue ont été tués par les balles françaises. Je les ai vus moi-même étendus au milieu de la rue, près de l'hôpital.

« Lieutenant en premier, A. EBERLEIN. »

## V

### **Extrait du mémoire officiel serbe de septembre 1914, sur les atrocités commises par les troupes austro-hongroises en Serbie.**

ORDRE DU JOUR DU GÉNÉRAL AUTRICHIEN HORTSTEIN  
CCMMANDANT LE 9<sup>e</sup> CORPS D'ARMÉE

« Les opérations de guerre nous conduisent dans le pays ennemi, dont la population est animée, envers nous, d'une haine fanatique, dans un pays où l'assassinat, comme le prouve la catastrophe de Serajevo, est permis même aux classes élevées de la société, où il est, de plus, glorifié.

« Envers une telle population, il n'y a place pour aucun sentiment d'humanité ni de générosité.



« Je ne permets pas que l'on fasse prisonniers les habitants qui seraient trouvés sans uniforme, mais en armes ; ils doivent être fusillés sans exception. En entrant dans les endroits habités, il faut de suite se procurer des otages (prêtres, maîtres d'école, notables). Ces otages doivent être fusillés, si un seul coup de fusil est tiré sur nos troupes, et toutes les maisons doivent être incendiées.

« Il ne faut voir dans tout habitant qui est trouvé hors des villes et villages qu'un membre de bande qui a caché ses armes ; comme le temps manque de faire de plus amples recherches, il faut fusiller les habitants ainsi trouvés, s'ils paraissent le moins du monde suspects. »

EXEMPLES DES ASSASSINATS INNOMBRABLES  
COMMIS PAR LES AUTRICHIENS  
SUR LA POPULATION CIVILE SERBE PARTOUT OU ILS ONT PASSÉ

« Dans le village de Zoulkovitch, on a trouvé des masses de gens égorgés ou brûlés vifs ; des hommes, des femmes, des vieillards, des vieilles femmes, des garçons, des jeunes filles et des enfants deux sexes. Dans un ravin gisaient vingt-sept cadavres d'hommes égorgés ou criblés de balles. Dans la cour d'une maison, on a trouvé les cadavres d'un garçon, d'une jeune femme, d'une vieille femme et d'un enfant d'un an ; dans une chambre de cette maison, on a trouvé, sur le lit, le cadavre d'une jeune fille et, sur le plancher, celui d'une vieille femme. Dans une autre maison, où vivaient six sœurs, avec leur vieille mère, celle-ci et quatre de ses filles ont été tuées ; la cinquième a été blessée, la sixième s'est sauvée.

« Dans le village de Prniavor, on a forcé, à coups de baïonnette, les habitants à s'enfermer dans les maisons, auxquelles on a ensuite mis le feu. De cette façon, un grand nombre d'habitants ont été brûlés vifs. On ne peut fixer avec exactitude le chiffre des victimes, mais on peut en juger par ce fait que, dans une seule maison, qui appartenait au nommé Milan Miloutinovitch, on a retiré une cinquantaine de cadavres carbonisés.

« Dans le village de Yarébitza, on a trouvé tués, dans une maison, tous les membres d'une famille, même des



enfants de deux ans. Dans une autre maison du même village, les Autrichiens ont égorgé une femme et ses quatre enfants et ont entassé leurs cadavres, l'un sur l'autre.

Dans le village de Breziak, une paysanne les a suppliés d'épargner son fils unique, un enfant de dix ans, en leur offrant toutes ses économies, qui montaient à mille francs. Ils ont promis de ne pas toucher l'enfant, ils ont pris les mille francs et ont tué tout de même l'enfant, sous les yeux de sa mère.

« Les Autrichiens ont emmené en captivité les citoyens paisibles des villes et villages. Ainsi ils ont emmené en captivité beaucoup d'habitants des villages suivants : Chouritsa, Tckokechina, Bastava, Maikovitch, Likoda, Vrbitch.

## VI

### **Extrait du mémoire officiel russe sur les actes de cruauté commis par les Austro-Allemands**

« Il a été établi par de nombreux témoignages que les soldats allemands ont très souvent achevé des blessés russes sur les champs de bataille (combats près de Gumbinnen, de Loetzen, de Eydtkuhnen, de Friedland, près des lacs Mazures, de Turau, de Eulenburg, d'Orlau, de Königsberg, de Soldau, de Klin, de Suwalki, de Marggrabowa, de Markevken).

« Ces cruautés ont été aggravées, dans plusieurs cas, par des mutilations infligées aux blessés. Ainsi, le 16 août, près de Friedland, on a trouvé deux officiers de cuirassiers de S. M. l'Impératrice les yeux crevés à coups de baïonnette. Le 16 octobre ont été trouvés les corps de l'enseigne Arkipow et de deux soldats, près du village de Markevken, ayant les yeux crevés, le nez coupé et les mains brisées ; vers la mi-août, dans un village près de Suwalki, a été découvert le cadavre d'un cosaque, criblé de blessures, ayant les oreilles et le nez coupés et une partie de la peau du dos enlevée.

« Des prisonniers ont été fusillés ; des cosaques ont même été pendus ou brûlés vifs.



« Les populations des villes ou villages russes occupés par les Austro-Allemands ont subi le même traitement que les populations des autres régions envahies par eux : prise d'otages, captivité de civils en Allemagne, violences contre les femmes et les jeunes filles, assassinats de civils.

Ainsi, il a été établi par des enquêtes officielles que le commandant prussien de Kalisch, Preisker, a fait fusiller des habitants, dans le but de terroriser la population de la ville, qu'il ne croyait pas suffisamment épouvantée par le bombardement subi préalablement. Le receveur de Kalisch, Sokolow, a été fusillé pour avoir détruit, avant l'arrivée des Allemands, le numéraire se trouvant dans la caisse et cela en vertu d'un ordre du ministre des finances russe, qu'il produisit au commandant Preisker. D'autres habitants, plusieurs gardiens de la ville et quelques réservistes ont partagé le sort de Sokolow.

## VII

### **Extrait du rapport officiel français sur les traitements infligés aux Français emmenés en captivité dans les camps allemands de concentration.**

Dix mille environ de nos compatriotes, après avoir été emmenés sur le territoire ennemi pour y subir une captivité plus ou moins longue, ont été renvoyés en France antérieurement au 28 février. Ce sont des femmes, des enfants, des jeunes gens de moins de dix-sept ans, et des vieillards de plus de soixante. Parmi eux se trouvent aussi quelques hommes de dix-sept à soixante ans, que l'autorité allemande, après les avoir soumis à un examen médical, a reconnus impropres à tout service militaire.

. . . . .

Certaines personnes ont été arrêtées sous le prétexte faux qu'un de leurs concitoyens avait tiré sur les troupes allemandes; d'autres ont été appréhendées sans explication sur les routes, au milieu des champs ou dans leurs demeures. Beaucoup ont reçu l'ordre de se rassembler dans un lieu déterminé. A un grand nombre on a fait croire,



au moment de les emmener, qu'on allait simplement les conduire dans une commune voisine pour les mettre à l'abri d'une bataille imminente.

. . . . .

L'autorité militaire allemande, en se saisissant au hasard des gens qui lui tombaient sous la main, ne se faisait aucun scrupule de séparer les membres d'une même famille et de les envoyer dans des camps différents. De jeunes enfants ont été compris dans d'autres convois que leurs mères, et des femmes ignorent encore ce que sont devenus leurs maris. Ainsi, à Lübeck, on a obligé un jour tous les hommes à descendre du train qui les avait amenés jusque-là avec leurs femmes, et on leur a fait prendre aux uns et aux autres des directions différentes. Ainsi encore, à Thiaucourt, le 3 septembre, des soldats qui étaient venus chercher chez elle la dame André, soi-disant pour qu'elle donnât à leur commandant un renseignement dont ils avaient besoin, l'empêchèrent de prendre avec elle ses enfants, en lui affirmant qu'elle allait revenir; mais aussitôt qu'elle comparut devant l'officier, celui-ci, sans articuler contre elle aucun grief, se borna à ordonner qu'elle fût expédiée en Allemagne.

Le départ de ces pauvres gens a été marqué d'incidents cruels. Nous croyons devoir en rapporter quelques-uns, à titre d'exemples. Les habitants de la commune de Montblainville (Meuse), quand on les a emmenés, ont été accablés de mauvais traitements. Des prisonniers de Roubaix et des environs, après avoir été également maltraités, ont été entassés au nombre de soixante à quatre-vingt-cinq par voiture, dans des fourgons où il leur était impossible de s'asseoir, et où, durant soixante-douze heures, on ne leur a donné que deux fois de la nourriture; enfin, ceux d'Hendecourt (Pas-de-Calais), ont été contraints de coucher sur les dalles de l'église Saint-Pierre de Douai, dans laquelle ils ont été enfermés pendant huit jours, avant d'être mis en chemin de fer.

. . . . .

Cent quatre-vingt-neuf habitants de Sinceny (Aisne), envoyés à Erfurt, y sont arrivés après un voyage de quatre-vingt-quatre heures, pendant lequel chacun d'eux n'a reçu qu'un seul morceau de pain d'environ 100 grammes. En traversant la Belgique, quelques-uns ont été un peu ravitaillés par les dames, mais la plus grande partie de ce qu'elles leur ont donné a été mangée par les gardiens.

Le 22 septembre, à sept heures du matin, tous les habitants de la commune de Combres (Meuse) furent arrêtés et conduits sur le flanc d'une colline, où on les fit stationner dans un endroit découvert exposé au feu de notre artillerie et à celui des tirailleurs français, dont on voyait parfaitement les tranchées. Comme, pour se faire reconnaître des nôtres, ils agitaient leurs mouchoirs et leurs chapeaux, l'artillerie ne tarda pas à se taire et l'infanterie ne tira pas.

A sept heures du soir, il furent ramenés au village. On leur donna alors une heure pour aller prendre chez eux ce dont ils pouvaient avoir besoin, faculté d'ailleurs bien vaine, les maisons ayant été à peu près complètement pillées, et on les prévint que ceux qui manqueraient au rassemblement seraient impitoyablement fusillés. A huit heures, on les enferma dans l'église, puis, le lendemain, à quatre heures du matin, on les en fit sortir pour les exposer de nouveau aux obus sur le même coteau que la veille.

Tandis que les hommes de Combres partaient pour l'Allemagne, leurs femmes et leurs enfants étaient consignés dans l'église du village. Ils y furent maintenus pendant un mois, passant les nuits assis sur les bancs. La dysenterie et le croup sévissaient parmi eux, et les femmes n'étaient autorisées à porter les déjections que tout à proximité des portes, dans le cimetière.



Si les prisonniers civils ont eu à supporter, pendant la durée de leur transfèrement, bien des privations et bien des souffrances, ils n'ont guère été moins à plaindre dans les lieux de concentration où ils ont été internés en Allemagne.

Les prisonniers de Parchim, pendant trois mois, ceux de Cassel, pendant deux mois, ont, comme ceux de Güstrow, couché dans des tentes, sur de la paille étendue à même le sol et pour ainsi dire jamais renouvelée.

Il résulte de toutes les déclarations qui nous ont été faites que la plupart des prisonniers défaillaient presque d'inanition. Après la distribution, quand il restait quelque chose, on voyait certains d'entre eux, des soldats principalement, se ruer aux abords des cuisines ; c'était ce qu'on appelait « aller au rabiote ». Alors les malheureux, bousculés et frappés par les sentinelles, risquaient les mauvais traitements et les injures pour essayer d'arracher quelques bribes supplémentaires d'une nourriture écoeurante.

Dans plusieurs camps, notamment à Gardelegen et à Altengrabow, les prisonniers étaient l'objet de sévices. A Holzminden, un jeune homme qui, mourant presque de faim, demandait instamment à manger, a été battu par un gardien, puis mis en cellule pendant six jours. A Darmstadt, il y avait un caporal dont la violence et la méchanceté étaient extrêmes. On l'a vu frapper à la tête avec un sabre un prisonnier militaire qui ne l'avait pas salué. Une autre fois, il a percé de sa baïonnette la poitrine d'un soldat qui lui avait dit que quand on n'a pas à manger on ne doit pas travailler. Le blessé, transporté à l'hôpital, y est mort le lendemain.

A Güstrow, Louis Fournier a été frappé d'un coup de baïonnette parce qu'il avait allumé sa pipe étant au travail, ce qui l'avait empêché de participer au renversement

d'un wagonnet ; un sous-officier, en tirant sans motif un coup de revolver sur un groupe, a blessé à la hanche le nommé Boniface. Un jour, à Erfurt, un de nos soldats, ayant involontairement cassé un carreau, a reçu d'une sentinelle un coup de baïonnette à la suite duquel il est mort le lendemain. A Parchim, enfin, deux civils qui demandaient « du rabirot » ont été si brutalement frappés à coups de crosse qu'ils ont succombé à leurs blessures. Le fils de l'un d'eux, pour avoir essayé de protéger son père, a été mis au poteau huit jours de suite, de midi à deux heures. Dans ce camp, l'un des plus mauvais et des plus durs de toute l'Allemagne, les prisonniers qui ne saluaient pas les sous-officiers ou même les soldats secrétaires de groupe, recevaient une paire de gifles.

. . . . .

A Parchim, les malades devaient attendre l'examen médical pendant plus d'une heure sous la neige et sous la pluie, à la porte de l'infirmerie. Quand ils battaient la semelle pour se réchauffer, ils étaient menacés ou frappés par le sergent infirmier. A Cassel enfin, où il fallait être presque mourant pour qu'on vous admît dans les locaux sanitaires, le prisonnier qui n'était pas reconnu malade quand il se présentait à la visite était privé de nourriture pendant deux jours.

Immédiatement avant leur rapatriement, tous nos concitoyens ont été soumis à un internement de plusieurs jours dans les casemates de la forteresse de Rastatt, où l'air et la lumière ne pénétraient qu'à peine. Ils y enduraient la pire misère, accroupis sur des bancs, n'osant s'étendre sur les quelques poignées de copeaux destinés à leur servir de couche et évitant tout contact avec le sol, tant était répugnante l'immonde vermine qu'ils y voyaient grouiller. La discipline était très dure. A chaque instant, des prisonniers étaient rudoyés par les soldats qui les gardaient et, pour les obliger à se rassembler, on employait parfois des chiens qui les poursuivaient comme un bétail



## CONCLUSION

---

La guerre mondiale a déjà couché dans la tombe plus de deux millions de jeunes hommes et mutilé deux autres millions, les meilleurs, les plus nobles, les plus courageux. Avant la fin de la guerre, en supposant qu'elle ne dure qu'une année, ces nombres seront plus que doublés. Des œuvres d'art, qui faisaient la gloire des hommes, d'immenses richesses ont été sauvagement détruites. Jamais l'humanité n'avait subi un pareil désastre. L'Allemagne seule a voulu ce désastre. Elle l'a préparé avec une méthode implacable et poursuivi avec une impitoyable cruauté, dans le dessein d'imposer au monde sa domination par la force. Les faits ont démontré que ce rêve d'hégémonie était une monstrueuse folie. Il est dès maintenant certain que l'Allemagne sera vaincue. Eût-elle pu, à travers des torrents de sang, des océans de larmes et des montagnes de ruines, établir provisoirement, un semblant de domination sur les autres peuples, jamais l'Allemagne, même victorieuse, n'eût retrouvé la prospérité et le bonheur dont elle jouissait dans la paix et qui croissaient normalement d'année en année.

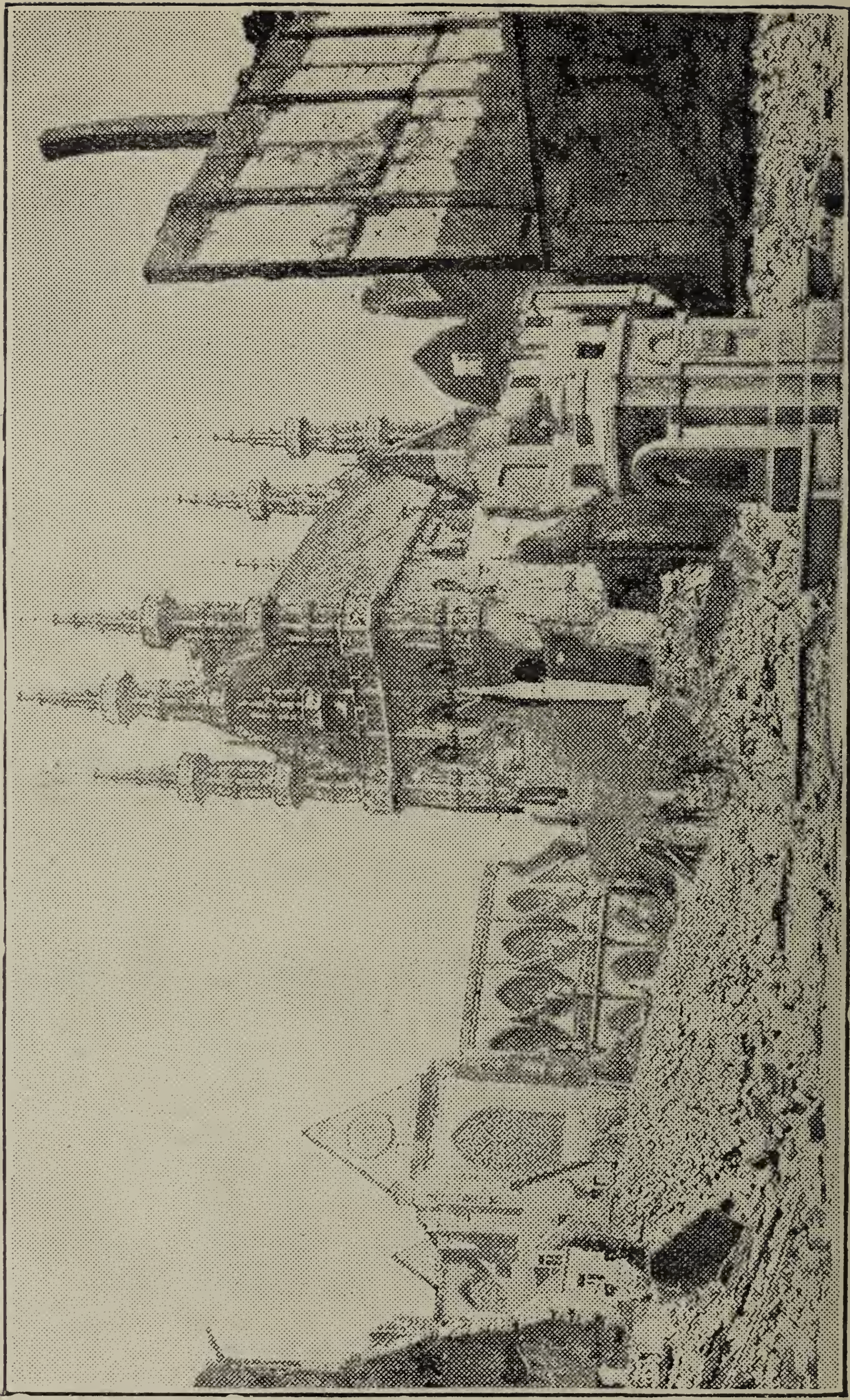
Les Témoins

DE LA

Barbarie Austro-Allemande



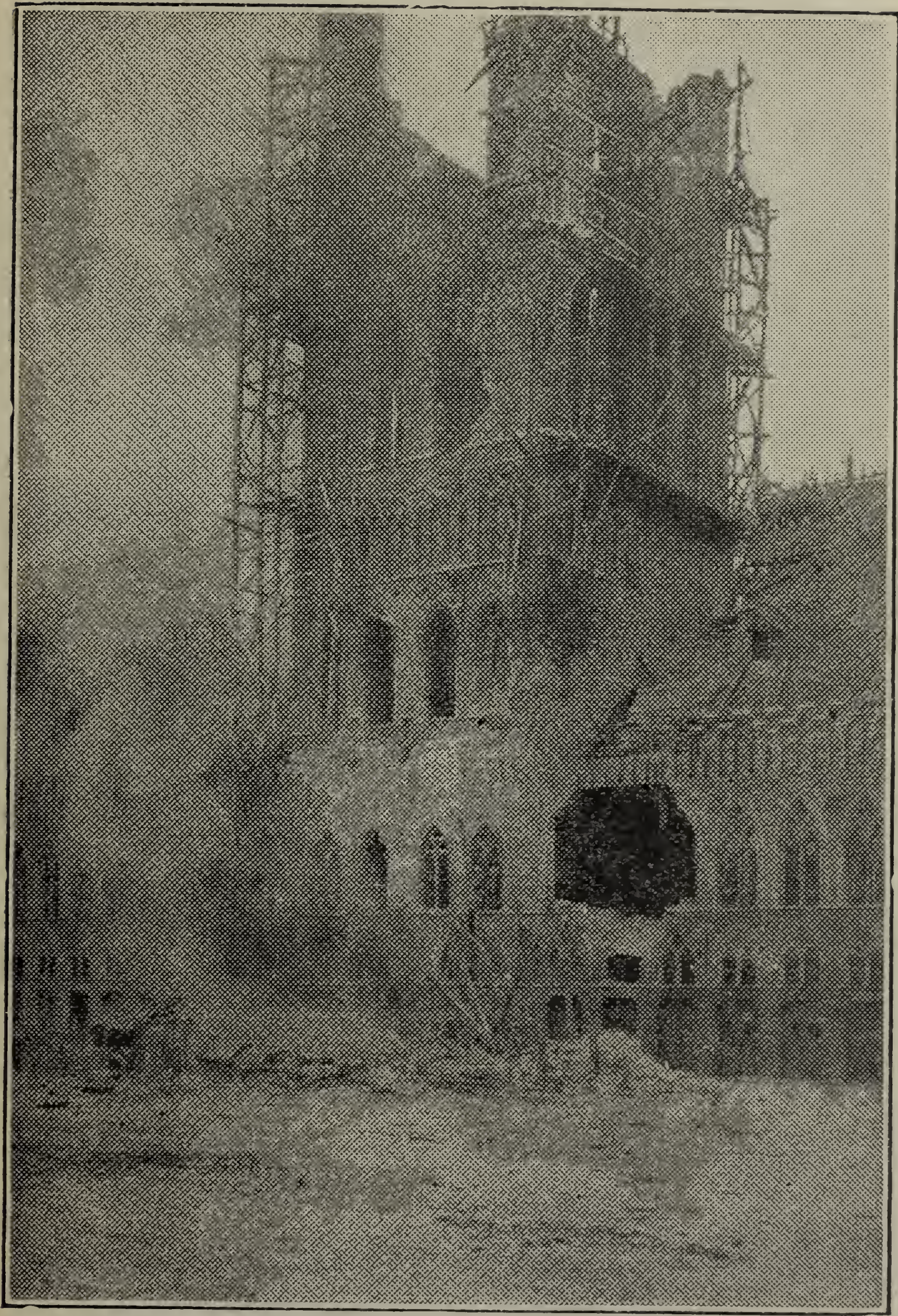
# Les Témoins de la Barbarie Austro-Allemande



LOUVAIN APRES LE BOMBARDEMENT (*Illustration*).



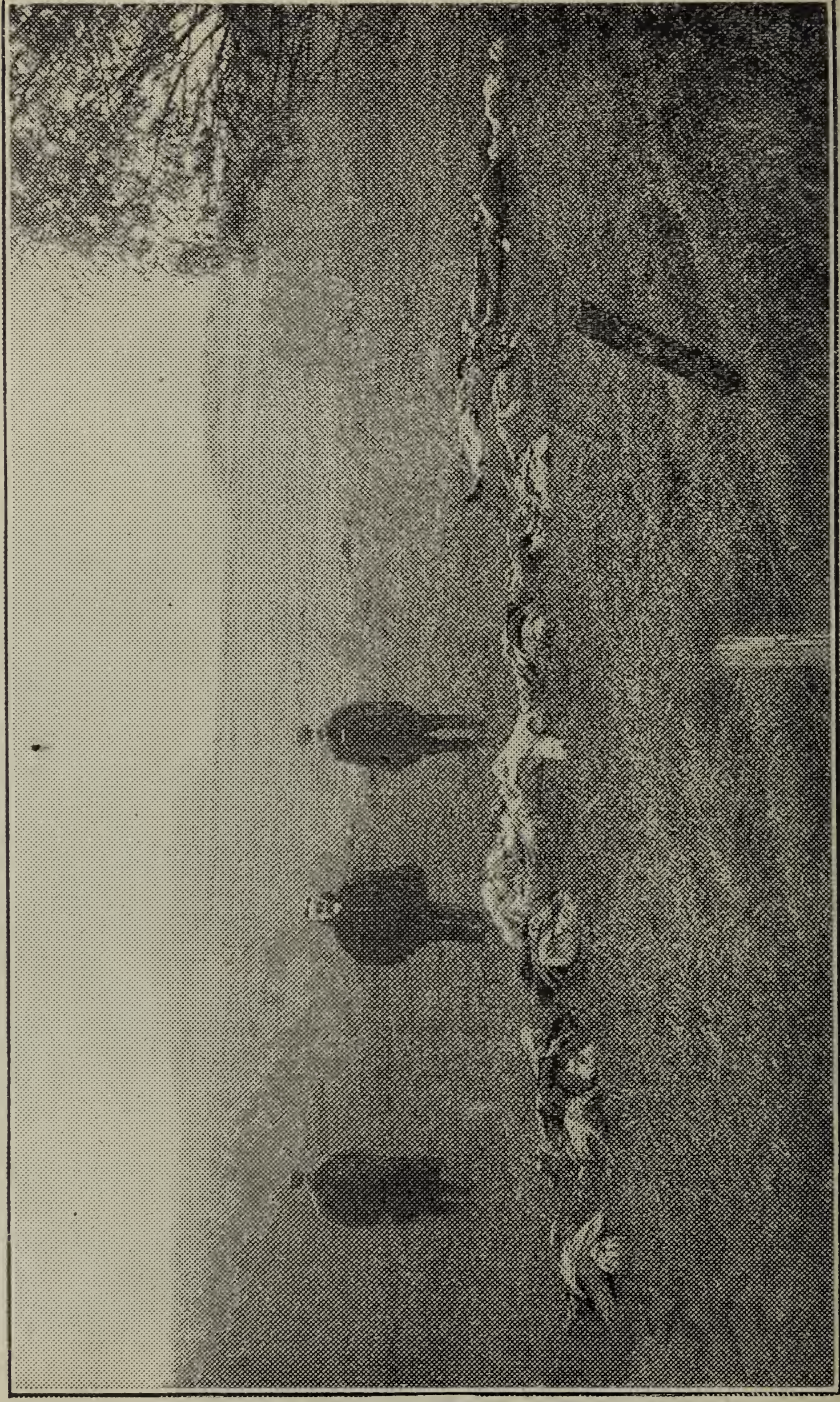
# Les Témoins de la Barbarie Austro-Allemande



YPRES APRES LE BOMBARDEMENT  
(*Illustration*).



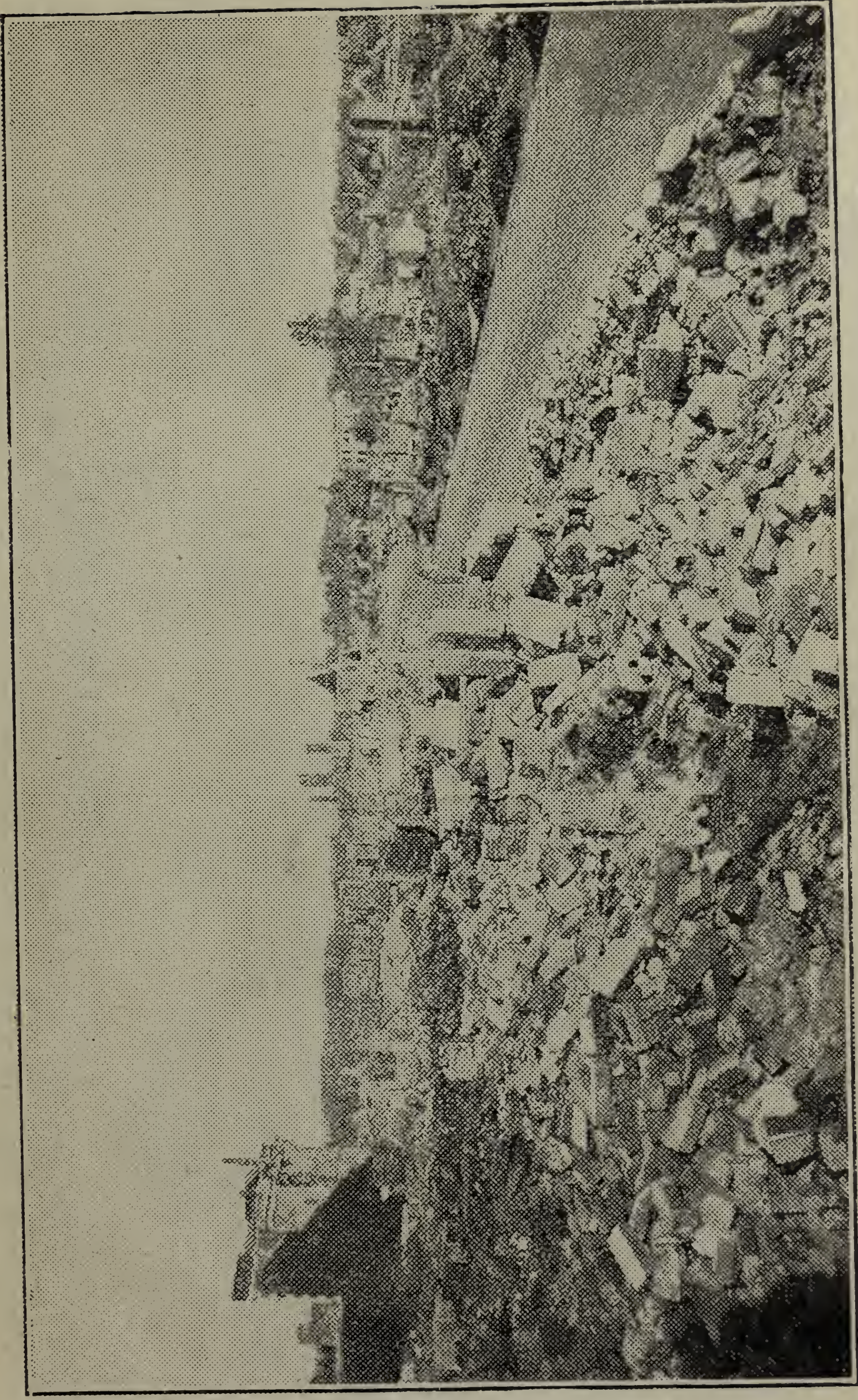
# Les Témoins de la Barbarie Austro-Allemande



LES OTAGES FUSILLÉS A GERBEVILLER



# Les Témoins de la Barbarie Austro-Allemande



RUINES DE SERMAIZE (*Illustration*).



## Les Témoins de la Barbarie Austro-Allemande



FEMMES SERBES MASSACRÉES A KRIWAYTZA, PRÈS DE ZAVLAKA (*Miroir*)



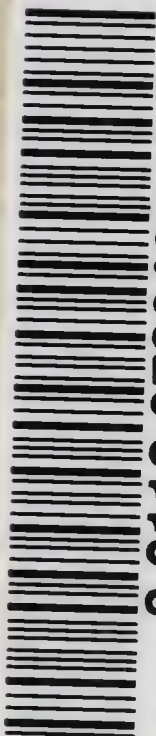
## Les Témoins de la Barbarie Austro-Allemande



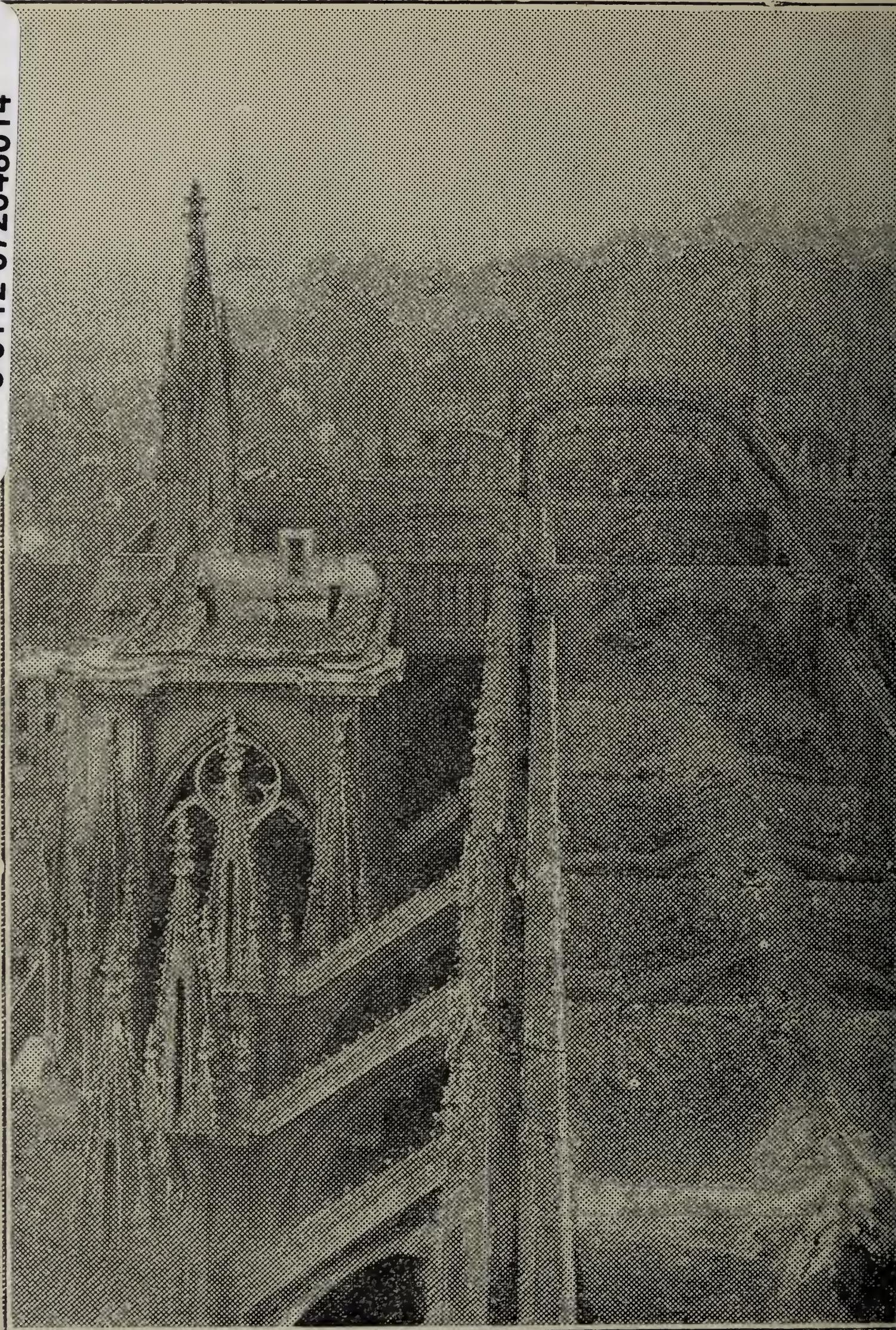
ARRAS APRÈS LE BOMBARDEMENT (*Illustration*).



# Les Témoins de la Barbarie Austro-Allemande



3 0112 072648014



REIMS  
LA CATHÉDRALE APRÈS LE BOMBARDEMENT  
(*Photo Doucet*)